

Paul-Louis de Giafferri

L'Histoire du Costume Féminin Français

Les Modes du 1^{er} Empire

1799 - 1815



391
9348

Les bains à la mode chez Vigier en 1800.

A. GERBEL

721 LEXINGTON AVENUE

NEW YORK



Tanagras du Consulat et Premier Empire

83. - Robes

*Moi le cueillir ! fleur sans égale
Ma main pourrait le profaner,
Les trésors que la robe étale
Sitôt j'irais les moissonner.*

NUDITÉS. — Aussitôt après la Révolution, le négligé du costume Premier Empire et les divers vêtements extra-légers portés avec le plus de faveur par les femmes d'alors ramènent peu à peu l'élégance et réagissent contre l'engouement du règne précédent.

Durant le Consulat, ce sont surtout les costumes des statues grecques dans toutes leurs formes qui ont la vogue; les robes épousent exactement les formes du corps; trop même.

Le petit *caraco* que l'on porte par-dessus cette robe est autant un petit corsage qu'un mantelet; il se porte sans manches; il est très court, très décolleté, s'arrête à la taille pour laisser apparaître toutes les beautés de la robe transparente légèrement bouffante, ample, et à très longue queue.

Le jupon en dessous est très fin et très court.

TUNIQUE. — Peu après, on adopte la *tunique* et on diminue la queue de la robe au fur et à mesure que les saisons passent; après on supprime cette queue.

Dès le début de l'Empire les femmes raccourcissent leur taille et il semble que, de ce fait, la mode perd une certaine partie de son élégance et de sa grâce.

Par moment l'habillement devient mesquin et on pousse le mauvais goût jusqu'à faire des robes sans plis ni sans drapés.

Les femmes s'habillent toujours de toiles, d'indiennes, de toile de Jouy, de cretonnes imprimées, etc., voire même aussi de mousseline très fine, de ce genre que les Anglais commencent à fabriquer en abondance et qui s'appelle *cambric*.

JOURS. — Il existe des ateliers où l'on étirait les fils pour rendre la mousseline plus transparente et plus molle et pour y pratiquer des "jours" fort suggestifs.

ÉTRUSQUE. — En 1809 c'est la mode de l'étrusque; les femmes ont raccourci leurs tailles, remonté le buste, resserré les jupes.

Elles ressemblent à des *nymphes* court vêtues, avec leurs robes de bal, étriquées, décolletées dessus, trop écourtées dans le bas ou fendues; mais en habit de cour, avec le grand manteau, elles ont l'air de souveraines constellées de diamants. Leur manteau est brodé d'or fin, la jupe est brodée de franges d'argent, la ceinture est bouclée d'un camée rare.

Vers 1815, la femme prend un goût nouveau pour le costume masculin; elle porte alors le *spencer*, la *redingote*, le *carrick*.

COUTURIER. — Dès le début du premier Empire, un jeune couturier qui devait parvenir à une notoriété considérable, voit chaque jour sa clientèle s'augmenter. Il s'appelle *J.-H. Leroy*. Il a su s'entourer d'une collaboration de premier ordre: dessinateurs, artisans et fournisseurs. L'habileté de ce couturier avait été d'attirer à lui, de s'entourer d'un choix de collaborateurs spécialistes en métiers féminins.

Ses ateliers, disséminés, ressemblaient par certains côtés aux magasins les plus vastes du monde de nos temps modernes.

Ce couturier est si affairé qu'il sort rarement de son magasin et ne se rend jamais à domicile.

COÛT. — Lorsque l'on consulte les factures, on voit que la garde-robe d'une cliente de *Leroy*, contenant l'indispensable pour une jeune femme de la société (non la plus élégante ou la plus riche),

absorbait 2 000 à 3 000 francs par mois. Il ne fallait pas comprendre, dans ce prix, ni le linge très beau, ni les bijoux, ni les fleurs, ni les chaussures, ni la coiffure. Sans grande prodigalité, un grand nombre de femmes doivent dépenser pour le tout une centaine de mille francs par an.

ROSE. — Dans la toilette de cour, les robes sont roses ou vertes, serrées, sans plis et sans manches; elles sont ceinturées si haut et décolletées si bas, que la poitrine est fort empêchée pour se cacher en un petit tabernacle modeste.

CACHEMIRE. — Les robes de cachemire se portent de plus en plus et chez *Leroy* pour 1000 francs on peut avoir une robe de *cachemire français* blanc, brodé en soie bleue, nuancée. Les franges sont de soie et de chenille; la bordure au corsage, aux manches, à la ceinture, est en satin; le corsage et les manches sont doublées.

Dès 1799 les femmes affectionnent les robes drapées en *taffetas blanc*. La taille est courte; ces robes sont bordées d'une comète verte; les manches sont longues et étroites, tombant sur la main; elles sont garnies de trois comètes vertes; la robe ouvre sur le côté (robe fendue ainsi que les portèrent en 1913 les femmes).

La partie qui repose sur le sein forme à gauche un angle que le poids d'un gland de soie fait retomber. Une ganse verte terminée par un gland de même couleur sert de ceinture et retient la robe par devant.

TUNIQUE. — Au début du Consulat, en 1799, les robes sont à l'*athénienne*; elles sont formées de deux tuniques de mousseline qui rappellent la *chlamyde*; une frange de comète garnie d'effilés s'attache sur le devant et se prolongeant des deux côtés, va se réunir par derrière à l'extrémité de la robe brodée de la même manière.

JOSÉPHINE. — Parmi les plus grandes élégantes, il ne faut pas craindre de placer au premier rang Joséphine de Beauharnais qui se ruinait pour sa toilette. Combien de fois l'empereur s'était fâché lorsqu'on lui présentait les notes trop élevées des fournisseurs! Son premier geste était de faire emprisonner le couturier.

Aussi, plus tard, Marie-Louise, qui avait appris les colères de l'empereur au sujet de Joséphine, n'excéda jamais la pension-budget que S. M. lui allouait pour sa toilette.

MOBILITÉ. — Vers 1802 la *mobilité* de la mode était extrême. Est-ce pour cette raison qu'un grand nombre de journaux de modes poussent comme les feuilles au printemps, ou bien est-ce parce qu'un grand nombre de journaux de mode existaient déjà qu'ils diffusaient les tendances du jour et rendaient les femmes plus avides de nouveau?

Celui qui a le plus contribué à la vulgarisation des modes et dont la durée fut loin d'être éphémère puisqu'il a vécu quarante ans, ce fut le *Journal des Dames et des Modes*, de La Mésangère, et dont les dessinateurs de l'Empire: Garnerey, Isabey, Deveria, etc., les disciples de David, fournissaient le plus grand nombre de croquis. Le peintre Louis David, lui-même, ne craignait pas de donner des conseils aux éditeurs et aux dessinateurs, ses élèves.

La grande vogue vers 1802 est pour la robe à la *Psyché*; elle est très décolletée, la jupe est ample, les manches sont courtes et il était d'usage de laisser traîner la queue loin derrière soi.

NOIR. — Pour les grandes cérémonies, les robes (de grande parure) prennent une couleur inattendue. Elles sont de *crêpe noir* pour le soir. Le Consulat d'abord, l'Empire ensuite mettent à la mode les somptueuses robes de *satin blanc* toutes rebrodées d'or.



Qui ne se souvient de la magnifique robe du "Sacre" — pour l'avoir vue dans les musées, — que portait Joséphine le jour de son couronnement !

Elle était de *salin* blanc, semé d'abeilles d'or et frangée d'une grecque.

Puis vint la mode des robes or et vertes. Le ton vert venait peut-être du ton vert-de-gris des tanagras de cuivre.

Partout l'on met des *paillettes*, les traînes sont longues, frangées d'or. Par-dessus, pour rappeler sans doute ces belles impératrices gréco-romaines, les privilégiées portent le manteau de cour arrondi qui forme traîne ; il est bleu ou mieux vert, de ce vert forêt que l'empereur lui-même affectionne en souvenir de ses maquis corses et adopté pour le costume de ses chasseurs. A son retour d'Italie, Joséphine, ayant suivi le premier consul, donne un regain nouveau à cet engouement pour l'antique latin.

84. - Manteaux

*Sa disgrâce pourtant ne peut être éternelle.
Non ! la fable aura pitié d'elle
Et lui prêtera ses habits.*

SHALLS. — Les femmes très bien mises faisaient usage de shalls longs en cachemire ou bien de châles carrés dits à cinq quarts, dont une pointe descendait jusqu'aux talons. Le shall se fait en coton (il est glacial) ou en soie.

Le fond adopté est de teinte *ramoneur*, sans doute pour faire pendant aux couleurs *suie de Londres* du Directoire.

Des broderies blanches l'égaient, d'autres shalls ont des fonds bleu *turc*, qui devait être un bleu indigo rappelant le ciel d'Orient, la broderie est orange ; mais la grande mode, c'est une sorte de fond jauni dont le coloris s'intitule *boue du Nil*. Ces shalls-là n'ont qu'une simple bande blanche cannelée pour bordure.

Enfin, les femmes portent beaucoup de *fichus noirs*, ils sont croisés en X sur le sein. Le fichu carré ne se pose pas d'aplomb mais de côté, en sorte que la pointe du milieu monte jusqu'à l'une des épaules.

MARABOUT. — Les plumes de marabout font pour la première fois une apparition soudaine, détrônant le *cygne* ou la fourrure chère.

Ce duvet que l'on peut mettre en grande quantité sert à pallier les dessous frileux et impalpables des *lévites* ouatées, fourrées, enveloppantes, contrariant de leurs nuances foncées l'éclat printanier des robes.

Les élégantes rappellent, avec ces robes *lévites* fourrées, les magistrats hauts justiciers de l'Empire sous leur toge ornée d'hermine.

WITCHOURA. — D'autres ont des *lévites* semblables, mais de couleurs variées et qui deviennent le véritable manteau type de l'Empire.

Les élégantes ressemblent à des Orientales du Bosphore ; ce nouveau manteau s'appelle *witchoura* et se porte avec un coqueluchon de petit-gris.

LEROY. — Chez ce couturier, une redingote peu ornée oscille entre 150 et 300 francs, mais il n'y a que du tissu ordinaire ; pour une fourrure ajoutée, c'est environ le double.

SHAWL. — Le vêtement indispensable, c'est le châle de *cachemire* ; il se donne avec les corbeilles de mariage et plusieurs cachemires d'importation authentique valent une petite fortune. C'est presque un joyau et un habillement tout ensemble. Un *maintien*, c'est, si l'on peut dire, le *définitif* d'une personne bien mise. On juge les femmes à la façon dont elles portent leur shawl.

Ce châle que l'on a essayé de faire revivre maintes fois au XIX^e siècle et qui a survécu dans les capes, permet de gracieux mouvements.

Leroy le cède sous le couvert, au mépris des prohibitions impériales. Objet de contrebande, il n'a pas de marché et on peut forcer les prix. On trouve même des *shawls* dans la garde-robe de toutes les femmes de la cour de l'impératrice et jusque dans l'antichambre de l'empereur, ce qui rend Bonaparte furieux.

C'est vers 1810 qu'il fleurit. En 1813, Mme de Lucey paie un shawl ordinaire à Leroy, 7 500 francs. Le dessin est à fond gros bleu, la broderie représente de grandes palmes entourées de palmes plus petites.

FABRIQUE. — C'est alors que l'empereur prend une résolution pratique : on fonde une fabrique de shalls dirigée par Ternanes et dont le délicieux peintre *Isabey* esquisse les modèles. Ce sont des imitations merveilleuses et bientôt ce nouveau shall fait fureur. On l'appelle le *cachemire* français.

Le prix des redingotes ne baisse toujours pas et la maréchale Marmont en emportera une exquise, en velours vert (pour aller rejoindre son époux en Russie), qui lui coûte 17 napoléons d'or, environ 400 francs.

Vers 1812, la pelisse de satin blanc se propage ; on la fait avec deux *pèlerines*, la doublure est en florence, la broderie consiste en un perlé autour d'une double blonde au col et une ceinture. *Leroy* facture le tout 290 francs. De lui, également, cette autre redingote en *casimir* fin, à brandebourgs d'or liséré en satin avec ganse en or ; forte étoffe au col, doublure de Florence au corsage et aux manches, le tout coûtant 308 francs.

MANTELET. — Après la *redingote*, la *lévite* et la *pelisse*, voici revenir la vogue du *mantelet* de gaze noire mouchetée que l'on vit paraître sous le Consulat vers 1800. Il est garni d'une large dentelle.

Les *douillettes* commencent à se répandre. Elles sont semblables à celles que l'on porte de nos jours, mais alors beaucoup plus riches et se portant dans la rue. Elles sont longues, rasent terre et possèdent de grandes manches retroussées sur les poignets ; le collet est en rotonde.

85. - Chapeaux

*J'ai des chapeaux de velours plein
Et du chapeau de pluche de soie
Couleur Mme de la Vallière,
Large béret plat retroussé devant, ganse d'acier,
Et j'ai blanc, agrafe en biais, bride velours,
Renoncules, soucis, paquets roses.*

LA MÉSANGÈRE (1800).

JOCKEY. — Le chapeau Empire est excessivement varié de genre. Toutefois, les femmes n'ont pas sensiblement modifié sa structure depuis le Directoire. Ce sont les petites formes bonichons, casquettes de jockeys qui priment ; tout réside dans le façonnage et la manière artiste dont les modistes d'alors tirent parti d'un bout de tissu, d'un métrage de ruban ou de comète, de quelques plumes, fleurs ou aigrettes.

Jusqu'en 1803 c'est l'*aigrette* qui domine, puis on y substitue un gros *plumet* blanc ou rose de plumes *follettes*.

DIADÈMES. — Pour le soir, le chapeau a disparu ; on commence à le remplacer par des *diadèmes* ; c'est presque la couronne héraldique d'autrefois.

CASQUE. — Vers 1815, les femmes portent des capotes dites en *casque de Minerve*, agrémentées de plumes. Ensuite, des chapeaux à fond très haut garni d'une visière moyenne. Jusqu'en 1811, on peut dire que les coiffures furent très basses et les chapeaux très petits. Ensuite, ils grandirent, particulièrement jusqu'à la Restauration.

HAUT-DE-FORME. — Les chapeaux de paille sont très nombreux ; on en distingue de plus de vingt sortes ; ceux à *haute forme*, à bords retroussés, sont en vogue cette année-là. Ce sont des chapeaux à l'*anglaise*, quelquefois retroussés du côté droit au lieu de l'être devant. Toutes les coiffures sont faites en forme antique, en forme de colonnes d'obélisque, d'où est venue peut-être l'origine du chapeau *haut-de-forme*.

Les femmes portent en dessous de petits cheveux ou frisons qui dépassaient sur les oreilles, mode charmante qui fut reprise après 1920.

PERRUQUES. — Il existait aussi des *perruques* et, fait amusant, on en donnait dans la corbeille de mariage. La mode est aussi aux *turbans* que l'on orne d'aigrettes appelées *esprits* ; c'était la coiffure de la plupart des élégantes. Une grande partie des turbans se font soit avec des *chutes* de robes, soit avec des morceaux de châle, usagés, de cachemire, que l'on ajustait ainsi que l'on fit vers 1919 pour des sacs ou des coussins.



Après 1810, les *chapeaux* deviennent de plus en plus riches; c'est la plus grosse dépense, la plus lourde charge d'une femme à la mode. Si la femme ne dépense pas plus de *cent* francs pour un chapeau, soit qu'elle fournisse le tissu ou les garnitures, *Leroy* fait la moue. Cela lui permet, pour la moindre garniture, d'augmenter son prix, et il faut voir avec quelle habileté il sait ajouter une plume ou bien une *galanterie*, un ruban, etc. Pour chaque "rien" en sus, la facture s'allonge.

CAPOTE. — Les capotes de 1812 sont d'ailleurs étranges dans leurs formes élevées, affublées d'une visière; elles ressemblent autant à des cartons à chapeaux, à des étuis, qu'à des boîtes de confiserie. Voulut-on ressusciter les *bennins* du moyen âge? Est-ce la mode du cabriolet qui apparaît?

Ces *capotes* se font en reps, en peluche, ou en velours frisé; elles sont garnies de plumes d'autruche; on appelle cela des *Virginie* à cause de la façon dont les plumes tombent, pareilles à une feuille de palmier, rappelant l'idylle de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.

Entre les toques et les chapeaux, dit *Bouchot*, il y a cette différence que la première est emplumée et *diadémée*, tandis que la seconde aux formes biscornues, plates, rondes, pointues, en forme de casque, de casquette de jockey, de moule à pâtes, comporte un jardin véritable. Il y a là de tout : des bottes de *jasmin*, de *lotus*, de *scabieuses*, de *jacinthes*. On y campe des bandeaux de marabout, des cocardes. Une femme de qualité a six chapeaux pour sa saison, mais certaines vont jusqu'à douze, sans compter les bonnets ni les toques.

FOURNITURES. — Chez *Leroy* on retrouve quelques notes de fournitures : une botte de boutons de roses, 15 francs; un bonnet de blonde en satin blanc garni de pâquerettes, 72 francs; 12 piquets de lis, 120 francs.

Dès 1799, le bonnet à la *Flore* du Consulat inaugura toute une série de bonnets aux noms grecs et reconstituant avec plus ou moins de bonheur les coiffures des statues gréco-romaines.

Le fond du bonnet à la *Flore* était en crêpe rose, garni d'une guirlande de roses en spirales ou bien composées d'un fond blanc et garni d'une guirlande en marguerites, coiffure toute indiquée pour aller avec une robe de crêpe blanc.

FLEURS. — Dans l'ouvrage si complet de M. Frédéric Masson, nous voyons que Joséphine adorait les fleurs, ce qui était naturel pour une créole.

C'est peut-être pour cela qu'en 1809 Joséphine possédait 252 chapeaux différents de toutes formes, garnis de plumes, de fleurs, de rubans; chapeaux, casques, de velours, de satin, de paille d'Italie; capotes de toutes les étoffes; turbans, coiffes, toques, feutres, etc., dont le fond était en velours, tulle, satin, cachemire et la calotte en fleurs exotiques, etc.

86. - Corsage

*L'honneur est gravé dans mon âme,
Le ruban manque à mes habits.*

Comme *corsage*, sous l'Empire les femmes portent la *guimpe* avec des manches longues, ajustées ou non. Elle se payait 6 à 10 francs en mousseline, en blonde, en gaze ou en percale. Toutes les *guimpes* en tulle sont délicatement brodées.

Parfois les femmes portent une *chemisette* en mousseline fine, à pois, puis l'organdi devient à la mode; on le garnit d'une dentelle. Ces *chemisettes* se font en cachemire pour la saison froide.

CORSET. — Jusqu'alors le corset ne fait que de vagues apparitions et seulement pour les femmes très fortes. Après le second mariage de l'empereur, le corset réapparaît, emprisonne les seins et maintient la taille haute.

Chez le couturier *Leroy* le corsage est dit *casaque* ou *cosaque*. Les *spencers* et tout autre genre de corsage coûtent le prix d'une jupe.

Vers 1799, sous le Consulat, les femmes portant des robes de mousseline à traîne ont des corsages à manches très courtes, ornées d'une large broderie à jours.

CANEZOU. — Par-dessus, le fichu dit *canzou* est fixé à la robe dont il fait partie; le fichu devient donc un corsage, il a un peu la forme d'un col de chemise d'homme. Quant au *spencer*, aux manches longues, que l'on pourrait qualifier de véritable corsage, emprisonnant le buste, il est généralement confectionné en *florence* noir avec un col et de très petits revers.

A LA VIERGE. — En 1815, dans les factures de *Leroy* pour l'impératrice Marie-Louise, on trouve la description d'un corsage à la *vierge* en velours noir plein. Les manches sont longues, garnies de deux franges noires à chenille; en dessous, des bandelottes de satin; à la taille, une ceinture et collerette de blonde; aux manches, du tulle, des lacets et une ganse, le tout agrémenté de ruban. A cette époque on fait aussi des *corsages montants*, aux manches longues garnies de deux rangs de blonde, plissés de satin. En haut de la manche, *boutons* de percale.

FACTURES. — En avril 1812 Joséphine redevait à *Leroy* un peu plus de 58 000 francs. Marie-Louise est moins dépensière, ses robes varient de 400 à 600 francs.

Comme garniture, les rubans et la ganse et surtout les rangs de blonde se portent beaucoup aux corsages. Le lacet et la percale sont réservés aux manches.

Le corsage à châle avec blonde se fait en crêpe blanc, garni de satin entouré de petite blonde. On fait aussi des *corsages* en cachemire français blanc, brodé en soie bleue nuancée et garnie de franges de soie et de chenille en bordure. Les manches et la ceinture sont lisérées en satin, le corsage et les manches sont doublés.

Tels sont les principaux corsages portés par Marie-Louise à son retour à Vienne, car, fait curieux, à la cour de France elle ne s'occupait guère de ses toilettes, tandis que, plus le souvenir de Napoléon s'éloigne, plus Marie-Louise devient élégante.

En trois mois, en 1816, elle a près de 8 000 francs de notes impayées chez son couturier français (*Leroy*).

Pendant ce temps, les tailleurs viennois ne chôment pas. Ils confectionnent les robes et corsages envoyés en pièces de Paris, et c'est toujours *Balloulhy* (confident de Marie-Louise) qui paie; quand il ne prend pas les mesures...

HORTENSE. — La reine Hortense, de 1812 à 1816, avait une prédilection marquée pour les *guimpes* en crêpe rose et les ruches de tulle.

Presque tous ses corsages sont doublés en *florence*; également les manches. Certains corsages sont en *taffetas rayé* lilas et blanc, ou rouge et vert.

Dans des robes habillées le corsage est en *casimir* fin garni de quelques *brandebourgs* d'or. Les femmes portent aussi beaucoup de *guimpes* en percale d'Écosse, avec manches longues; elles affectionnent le *corsage montant*.

INCAS. — La reine Hortense ne dépensait guère plus qu'une petite bourgeoise de l'époque. Elle était le contraire de sa mère Joséphine. Vers 1813, lorsqu'elle donna son fameux *bal des Incas*, on retrouve chez *Leroy* une quantité de costumes péruviens en gaze rayée garnis de plumes et de broderies dont il semble que les Américains se soient inspirés et aient poursuivi de ce fait avec plus de bonheur leurs fouilles. De nos jours, le directeur du Musée d'histoire naturelle de New-York nous a soumis des tissus et broderies coptes provenant de ces fouilles et extrêmement intéressants.

OUATE. — Il semble que l'*ouate* soit d'un usage assez courant pour le corsage.

On le fait aussi baleiné. Puis on commence à le garnir de broderies, on y met du perlé (1814). Durant les Cent-Jours, le tulle d'Alençon s'emploie avantageusement pour les corsages. Rien que pour l'un d'eux, on retrouve une note de cinq aunes 1/2 à 6 francs.

Le haut de la redingote s'appelle également le corsage.

Ainsi nous lisons une note en mai 1814: "Avoir refait le corsage d'une redingote de cachemire blanc avec broderies".

WITCHOURA. — Dans le corsage on peut encore inclure la *witchoura* qui est une sorte de mantelet fait en satin rose à capuchon.

Puis le luxe tombe tout à coup.



Waterloo a passé par là. En juin et juillet les femmes de la cour n'ont presque plus de factures chez Leroy, et en 1817, au verso du compte de la reine Hortense paraît déjà celui de la duchesse d'Angoulême... Une nouvelle ère s'est ouverte...

Une des meilleures clientes de Leroy fut la duchesse de Bassano (1812-1815).

OTTO. — Au mariage de Mlle Otto, fille du comte Otto, ambassadeur de France à Vienne en 1812, on trouve le détail de la garniture du trousseau et entre autres du corsage : " Façon et garni une casaque *gros de Naples* ponceau garnie de franges d'or et point turc.

" Blonde au col, dessous en levantine blanche : 400 francs."

Plus un spencer de gros de Naples rose avec blonde au col et aux manches, étoffe d'or dans le col, boutons, ceinture, etc., 145 francs.

Enfin un *corsage* de crêpe, haute collerette avec tulle, manches de crêpe avec satin, 87 francs.

CHÉRUSQUE. — La haute collerette n'était autre que la fameuse *chérusque* rappelant l'époque des Médicis.

Parmi les autres élégantes dont les factures se montent chez Leroy après Mlle Otto, se trouve Mme Campan qui avait élevé à Écouen les grandes dames du premier Empire et leur avait enseigné les usages ; aussi Mlle Clotilde, du Théâtre Impérial ; mais il y a peu d'actrices chez Leroy ; elles ne sont pas encore arrivées au point de surpasser les duchesses, comme de nos jours.

Mme de Rémusat dont les salons littéraires étaient fort goûtés ; la belle chanteuse italienne Grassini dont l'empereur s'était épris et qui était passée à Wellington, comme tant d'autres restes de Napoléon.

Ensuite vient en 1815 la duchesse de Wellington qui semble aimer les bouquets d'héliotrope au corsage. Cette grande dame achète aussi chez Leroy ses *mantilles* de blonde à plusieurs rangs avec *barbes*, ce qui était d'étiquette aux Tuileries sous Louis XVIII.

En 1815 le retour inopiné de Bonaparte modifie encore la mode.

Une autre cliente, c'est la belle Polonaise appelée comtesse *Walewska* à laquelle Fr. Masson a consacré un charmant chapitre. Ce fut une des grandes coquettes parisiennes de 1812.

Elle porte le costume polonais avec *corsage* en velours frisé garni de point turc en or mi-fin, avec un ruché de tulle d'Alençon.

En 1814 Napoléon est à l'île d'Elbe. Mme Walewska fait des achats de robes de voyage ; peut-être a-t-elle l'intention d'aller rejoindre l'empereur.

Elle a une prédilection pour les corsages de cachemire blanc et les ceintures de satin blanc plissé.

87. - Jupes

*J'ai voulu ce matin le rapporter des roses,
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.*

M. DESBORDES-VALMORE (1820).

JUPONS. — Joséphine ne possédait guère que six jupons différents. Jupons de percale, jupons de mousseline, jupons de tissus légers, garnis de valenciennes, ou jupons d'indienne.

En principe, les femmes portaient peu de jupons, car la jupe elle-même, suffisamment plissée, avait une grande ampleur.

JUPE. — Comme sous le Directoire et le Consulat, la jupe prend sous les seins, longue parfois, arrondie en forme ou avec une traîne.

Elle est bordée de galons, de rubans, de broderies, quelquefois de petits volants ; des ruchés garnissent le bas, à moins qu'une *frise* grecque, comme dans les robes à l'antique, ne termine heureusement comme un bas-relief la jupe au ras de terre.

Sous le Consulat, les femmes les plus attentives à suivre la mode portent de longues jupes en percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue et brodée tout autour.

Les principales lingères-brodeuses sont Mlles *Lolive* et *Beuwry* ; elles avaient le génie de bien exécuter ces jupes.

Le bas de la jupe était orné de guirlandes ou de pampres de vigne, de chêne, de laurier, de myrte, de jasmin, de capucines. Toutes les jupes ont à peu près la même coupe. C'est toujours la demi-nudité grecque.

Les jupes d'étoffe légère sont du moins très souples.

Elles tombent droites, moulant le corps, la taille commence aux seins, sous les bras, et le corsage au-dessus largement échancré n'a que la largeur du bandeau.

BRETELLES. — La jupe s'attache parfois aux épaules par des *comètes* de ruban formant bretelles, et est soutenue par des courtes manches à gros bouillons ou bien encore par un pli d'étoffe, que fixe une agrafe faite d'un camée antique ou d'une tête de lion.

PANTALONS. — Dans les comptes de la reine Hortense, en juin 1812, on trouve un article qui laisse rêveur : " Une façon d'un pantalon de percale, 18 francs..." Cette percale des Indes valait 16 francs l'aune. Il est à prévoir que la reine Hortense portait sous ses amples robes un pantalon demi-long, du genre de ceux que l'on devait retrouver sous le second Empire.

En mai 1814, on emploie une autre garniture de jupe en crêpe doublé de florence à 22 francs.

TABLIERS. — Il semble que sur la jupe les femmes aimaient à porter, comme autrefois les élégantes sous Louis XIV, de très jolis *tabliers*. Ainsi voyons-nous la duchesse de Bassano régler, en avril 1812, une facture pour la façon de tablier de taffetas écossais rouge et vert garni de tulle dans lequel entrent 36 aunes de tulle à 2 fr. 75.

Quant aux habits de chasse et jupes amazones, on les faisait en étoffe turque or fin et rayé bleu, garnis de franges d'or ; ces robes dépassaient 500 francs.

Au mariage de Mlle Otto en 1812, nous trouvons entre autres une facture pour " façon " et garni jupe de crêpe d'une haute blonde et petite garniture dessus à soufflets de tulle liséré en satin coton, ce qui prouve qu'à cette époque la blonde était également utilisée comme garniture de jupe.

JUPE A BRETELLES. — Dans les factures de Mlle Clotilde, du Théâtre Impérial, en février 1814, nous retrouvons " un petit *jupon* de taffetas bleu à *bretelles*, ruban de satin pour plissé au bas, 82 francs " ; mais il peut se faire que ce soit pour composer un costume napolitain. Toutefois la jupe à bretelles était déjà connue.

La comtesse *Walewska* affectionnait beaucoup les *tabliers* de taffetas rayé vert et lilas à ruché de crêpe. Elle porte aussi des jupes longues de velours noir, garni de franges d'or, point turc d'or avec *chérusque*, col en crêpe lamé or (fraise).

De même que le corsage, certaines jupes étaient festonnées et d'autres découpées.

88. - Manches

*Tremblante, elle te cueille
Sous son doigt incertain,
L'oracle qui s'effeuille
Révéla son destin.*

(Le Gant.)

COURTE. — De même que le corsage, la manche est réduite à sa plus simple expression sous l'Empire.

Quand la manche existe, elle est courte et on ne la voit longue et serrée que dans les spencers et certains corsages montants de la fin de l'Empire.

La manche courte est obligatoire dans les robes de grande parure et laisse admirer de très beaux bras que l'on recouvre parfois de gants jusqu'au-dessus du coude.

MANCHONS. — De la Révolution à l'Empire, le manchon oscilla : tantôt énorme, tantôt imperceptible, il dura ainsi jusqu'à la Restauration, lorsqu'apparut le *chinchilla* dont le prix élevé oblige à faire les manchons de forme raisonnable.

Vers 1805, les longues manches sont devenues d'une longueur outrancière. Elles sont *bouillonnées* au poignet et très étroites du haut en bas.

En 1815, d'après le manuscrit de Leroy, les manches sont garnies de deux franges noires à *chenille*.

Vers la fin du premier Empire, de petites manches courtes, couvrant à peine l'épaule, subitement ballonnées, furent les pré-curseurs de la manche à gigot qui dominera toute la Restauration.

ÉTROITE. — D'autres fois la manche est longue, étroite, collant au bras dont elle épouse la forme, se terminant en pointe sur la main.



On les fait aussi collantes et lacées d'un ruban de la couleur dominante de la robe, ou bien couleur de la bordure, délicatement brodée.

Avec le peignoir en gros de Naples, les femmes mettaient au bas de la manche, doublée, un volant de tulle.

DOUBLURE. — Lorsque le corsage était doublé, la manche se doublait également ; on employait le tissu dit de Florence.

Pour doubler un corsage, le couturier Leroy prenait 10 francs de façon. Pour faire des manches en blonde, il comptait 4 aunes de dentelle à 12 francs.

Les manches de corsage étaient généralement très courtes, parfois inexistantes, le corsage étant très décolleté, et laissant les seins à découvert ; mais soit par décence, soit par crainte des intempéries, certaines femmes faisaient faire des guimpes de crêpe avec des manches longues qu'elles mettaient sous le corsage.

GUIMPE. — La guimpe se faisait aussi en percale et on y adjoignait des manches longues.

D'après le livre de Leroy, une *guimpe* de ce genre coûtait 8 francs.

Lorsque la manche était longue et étroite, on la garnissait parfois dans le haut et le bas d'une garniture à ruché découpé, liséré en satin.

AMAZONE. — En parcourant les factures de la duchesse de Bassano nous relevons le détail d'un habit de chasse en étoffe turque composée d'or fin et de raies bleues ; il était garni d'une frange d'or autour des manches et de la ceinture. Au col, de la malines et des manches de percale. Avec les boutons, les agrafes, cette amazone coûtait 560 francs.

Lorsque les manches longues se bouillonnaient, le dessus était travaillé en biais.

SABOT. — Vers 1814, Mme de Rémusat se fait faire une robe en gros de Naples dont la manche longue est tournée en tulle et satin. Dans l'habit de cour, les femmes mettent un *sabot* de blonde sur la manche et l'épaule.

Pour les robes de dessous, certaines possédaient des manches séparées ; c'est ainsi que l'on relève une facture " Façon d'un corsage et manches pour la robe de dessous... "

Dans une autre facture : " Fourni satin pour manches... " Nous avons une indication que les manches se faisaient également en satin, voire même en crêpe, ainsi que l'indique cette autre facture :

" Façon et garni un corsage à manches de crêpe doublé de satin lacé, ruban aux manches. "

TORSADE. — Les manches se font en torsade dans bien des cas, surtout vers 1812. Il y a là une imitation de certaines manches Renaissance, que l'on devait tant copier sous la Restauration.

Les manches se font aussi en percale, en lingerie gaufrée. Avec la redingote on met beaucoup d'ouate aux manches. En définitive, on peut dire qu'à cette époque les manches furent tout à fait l'antithèse de la manche du moyen âge.

MOUCHOIRS. — La comtesse Walewska, grande élégante, avait une prédilection pour les *corsages* et manches de tulle bleu qu'elle portait avec des robes garnies de marguerites bleues. Elle avait de très beaux mouchoirs.

Sa lingère lui en fit six en batiste brodée en coton bordure avec des jours et des coins à ornements, chiffre couronné ; la facture se monta à 96 francs pièce.

89. - Broderies

*Brodez-lui des voiles
Avec mes étoiles.*

M. DESBORDES-VALMORE (1820).

APPLIQUES. — Jusqu'alors les robes des femmes étaient surchargées de dentelles et de broderies, plutôt *appliquées* que *brodées* à même le tissu, à points serrés.

Dès que nous arrivons au Consulat, nous admirons la grande dextérité des artisans de broderie qui sur un simple morceau de drap transparent brodent une fleur, une palme, une feuille en soie de couleur que l'on jurerait véritable. On brode toutes les robes, quelle que soit la légèreté du tissu ; on brode toutes les redingotes quelle que soit leur épaisseur et la ténuité du drap.

BANDES. — Le costume, de même, n'échappe pas à cette crise et de larges bandes s'y étalent en bordure de col, de manches, dessinant de véritables *arabesques* de fleurs et de feuillages. Du reste, tous les habits, portés par nos diplomates modernes, que l'on appelle toujours " habits consulaires ", n'ont varié ni comme forme, ni comme façon, ni comme broderies depuis cette époque ! C'est là encore que la période gréco-romaine se reflète avec le plus de certitude et d'intensité.

PASSEMENTERIES. — Ce ne sont que feuilles de chêne, feuilles d'acanthé, de myrte, de laurier. Les glands et certains fruits d'arbres, lianes ou baies sont non seulement prétexte à broderies, mais à *passementerie*. Les glands, les cordelières n'ont pas d'autre origine, ni emploi. Même les robes d'intérieur, les peignoirs de linon, de batiste, sont également brodés.

Joséphine, comme toute créole, avait le goût des chamarrures. Bonaparte, comme tous les gens des pays du soleil, aimait la couleur ; ils devaient unir leurs goûts et penchants communs pour influencer considérablement sur cette mode.

C'est alors que l'on vit Joséphine vêtue de robes brodées d'or et d'argent, garnies de nacre et de dentelle, valant parfois jusqu'à 100 000 francs.

Il lui arriva même de porter dans ses cheveux, outre le diadème ou la couronne impériale, des perles véritables dont la valeur dépassait 1 million.

Les princesses elles-mêmes, à son image, surchargeaient leurs robes de perles fines et même de diamants, ce qui les rendait sans prix.

C'est la période qui se rapproche le plus de la Renaissance et de la somptueuse influence latine des Médicis. Les broderies se sont faites plus légères, mais tout aussi coûteuses.

Du reste, n'obéit-on pas alors aux mêmes influences romaines ?

Une simple dame du palais, telle que Mme de Rémusat qui passait pour une des grandes élégantes, avait parfois les cheveux ornés de jasmins, mêlés à des *épis* de diamants dont chacun valait de 4 à 500 francs.

Un habit de cour, écrit-elle, nous coûte au moins 50 louis et nous en changeons fort souvent.

CHÉRUSQUE. — Quand les dames de la cour occupaient un rang élevé, il leur était nécessaire d'avoir pour les cérémonies un manteau de cour à traîne fort richement brodé. Il y avait aussi un accessoire du costume dont aucune dame ne pouvait se dispenser lorsqu'elle était en grand habit : c'était la *chérusque*. Ce n'était autre qu'une sorte de grand col Médicis en dentelle souvent d'or ou d'argent qui se dressait derrière la tête.

HOUX. — Dans les comptes du couturier Leroy voici, par exemple, une facture de grand habit que l'on y relève, en 1813 :

" Façon et garni un grand habit de satin rose lamé argent en plein, feuilles de *houx* argent, sur la martre, doublure en florence.

" Façon et garni la robe de même que l'habit garni de martre, feuille de *houx* argent à *chérusque* de blonde, 1 500 francs "

Dans le grand habillement de l'impératrice, cette dernière porte la collerette chérusque en dentelle lamée or, les femmes portent aussi un manteau de cour en velours de couleur dont la broderie de dix pouces de hauteur est attachée à la ceinture par deux agrafes précieuses.

L'impératrice, dans les grandes cérémonies, porte une robe de soie blanche sans queue, brodée et ornée de crêpine comme la tunique de l'empereur. Cette robe garnie de dentelles est relevée avec une ceinture blanche brodée d'or.

COUR. — La robe et le manteau sont ornés par toute l'étoffe et par un bas en soie argent ou or, d'une broderie dont le dessin est libre ou de franges et de broderies réunies. Toutes les dames qui sont admises à la cour portent un vêtement de même forme que celui de l'impératrice, sans broderie ni frange, ou même avec broderie en bas seulement. Le dessin reste libre sans doute pour donner plus de champ à l'imagination des artisans, mais on ne peut excéder un certain diamètre de largeur.

Pas un instant, Marie-Louise n'a le désir de toutes ces belles dentelles. Elle ne prend aucun plaisir à manier ces points coûteux d'un travail considérable. Durant le voyage que l'empereur fit en Normandie, il achète un lit, dessus et garnitures faits entièrement en point d'Alençon.



Ce lit fut spécialement dessiné et fabriqué pour Marie-Antoinette et portait une admirable bordure de lis au naturel. Ce lit fut aussitôt adopté pour Marie-Louise, mais Marie-Louise ne s'arrête point à ces colifichets, et Bonaparte, un peu désolé de voir cette indifférence pour tout, s'écrie avec amertume que la nature est loin de lui avoir fait une *âme de dentelle* comme à Joséphine.

En effet, cette dernière, en une seule année, avait acheté vingt-trois grands aunages de dentelle et une vingtaine de châles de cachemire, tous plus beaux les uns que les autres.

La chérusque en employait beaucoup, il la fallait surtout très belle.

Aux grandes soirées des Tuileries, l'étiquette comportait, pour la toilette de cour quasi officielle, la chérusque de blonde ou en dentelle d'or ou d'argent, tandis que le lourd manteau de cour avec l'habit de cour brodé venait s'adapter au bord supérieur du corsage et en dessous de la chérusque.

90. - Etoffes

*Ortez-lui des langes
Avec vos doigts d'anges.*

M. DESBORDES-VALMORE (1820).

Les trois étoffes les plus typiques du premier Empire sont :

1° les étoffes légères, mousselines et linons, batistes, gazes, etc. ;
2° les toiles imprimées et toiles de Jouy, etc., percale des Indes ;

3° Les belles soieries de Lyon dont les tons dominants étaient vert forêt vif et dont les dessins étaient formés de couronnes, palmes, abeilles, cygnes, etc. ; peu de lainages mélangés, sauf les cachemires.

Aussitôt après le vert rehaussé d'or, venait le blanc lui-même rehaussé d'or. Les tulles et les gazes arrivaient ensuite.

TISSUS. — Puis toute la gamme des soies échelonnées : depuis le taffetas, poult-de-soie, le gros de Naples, la levantine, marceline, florence, jusqu'aux *moires* insidieuses et aux *satins* troublants.

Les laines et les lainages se portaient moins, mais les artisans avaient des trouvailles exquises pour les utiliser.

Le cachemire, les tissus *mérinos*, le reps, les draps, les casimirs se réunissaient pour former des manteaux ou des redingotes et des gilets sans pareils.

TONS. — Les tons étaient variés et vifs : il y avait le bleu Marie-Louise, le bleu lapis-lazuli, le ton Jean de Paris, le bleu Raymond, le vert Napoléon, le vert olive, le saule, le pistache, le puce qui dure encore depuis Louis XVI, le jaune éclatant, le canari, le citron, l'orange, les rouges nacarat, ponceau, amarante, rubis, cerise, etc.

INFLUENCES. — Au point de vue de l'industrie des textiles, Napoléon eut une influence heureuse. S'il voulut que sa cour fût chamarrée, ce fut davantage dans l'intérêt des fabricants que par goût personnel ; du reste, on se souvient d'avoir lu un peu partout qu'il était lui-même d'une grande simplicité.

Napoléon voulait que l'on employât le *velours* et la *soie* de fabrication française pour faire revenir l'argent aux manufactures françaises. C'est pourquoi il s'éleva avec tant de force contre l'importation des cachemires ou de certains tissus exotiques.

Il n'admettait ni les mousselines de l'Inde, ni les étoffes étrangères, et parvint ainsi dès 1806 à faire remonter l'exportation des soieries de Lyon de plus de 21 000 kilogrammes.

DIFFUSION. — Le goût immodéré de Joséphine pour la toilette pénètre toute l'Europe, donne un vivant exemple de vitalité à notre commerce et remplit d'admiration l'univers pour les modes françaises.

C'est alors que l'on voit progressivement naître la prospérité des manufactures de Saint-Quentin, de Caen, de Chantilly. On voit croître leurs exportations, au point qu'entre 1788 et 1806 presque toutes ces fabriques font plus que quadrupler leur chiffre d'affaires.

91. - Lingerie

*...je ne suis plus surprise
Que vous n'ayez ni feu, ni lieu,
Et que vous ne portiez pas même une chemise,
Voulez-vous que je vous dise. .*

(Fable.)

Étant donné le grand nombre de robes que les femmes de l'Empire s'achetaient, la lingerie devait fatalement suivre les mêmes données et les mêmes proportions.

Elle devait être transparente et gagner en longueur ce qu'elle perdait en hauteur sur le buste.

CHEMISE. — La *chemise* se fait en batiste, on la brode à la gorge et aux manches ; allant avec le mouchoir, elle se fait aussi garnie de dentelles, broderies, chiffres et sujets divers (personnages).

Le matin, les femmes portent des *camisoles* en batiste ou en percale. Elles sont doublées, brodées et garnies de dentelle et de *rubans*. Les jupons eux-mêmes se font en lingerie, le bas est à *festons*. Pour les rendre plus volumineux on les plisse à petits *plis*.

COQUILLE. — On les *coquille*, on les brode et on les garnit de dentelle. En été les robes de lingerie se portent beaucoup ; ce sont des robes à *la Ninon*.

Ces robes sont à *coquilles* de cinq rangs ; d'autres, tout aussi printanières, se font en mousseline, en tulle, en batiste d'Ecosse brodée à jour, ou en plein. Ces robes sont garnies de malines, de valenciennes, de point d'Angleterre, d'Alençon.

Pour la maison, les femmes font usage de toile de Château-Gontier, par exemple pour les serviettes qui coûtent 98 francs la douzaine.

Quant aux couvre-pieds que l'on jette négligemment sur les divans, ils sont en mousseline, garnis de point d'Angleterre et doublés de satin.

TROUSSEAU. — Disons un mot ici du trousseau de Marie-Louise ; il était magnifique. En plus de son habit de mariage, qui coûtait plus de 12 000 francs, elle recevait trois habits, deux robes longues, six robes de bal, douze robes du soir, douze robes plus simples, cinq redingotes riches et cinq plus simples.

Joséphine changeait de chemise cinq fois par jour. Ses chemises, du reste, coûtent 52 francs sans compter la garniture qui oscille entre 20 et 100 francs ; mais les plus simples, en broderie, ne dépassent guère 36 francs.

CORSET. — Joséphine ne veut porter que des corsets en percale ou en satin blanc, garni de valenciennes. En une seule année (1810) elle en use soixante-treize, dont le prix varie de 40 à 50 francs. C'est en 1812 que Leroy invente le corset à *la Ninon* qui se laçait par derrière. Leroy fait aussi le corset de satin brodé de fil d'or fin.

CALEÇON. — Mme Tallien porte des caleçons de couleur chair, puis elle les trouve trop encombrants et les supprime. Les femmes portent alors des *pantalons* de percale garnis d'environ deux aunes de ce tissu, ce qui met le pantalon à 37 francs, la percale coûtant dans les 17 francs l'aune, plus la façon.

PANTALON. — La façon d'un pantalon de percale revenait, chez Leroy, à 18 francs, et, avec une bordure, à 24 francs.

MOUCHOIRS. — L'élégante d'alors passait se fournir d'abord chez sa lingère pour se commander des mouchoirs brodés ; quelques semaines après, les siens n'étaient déjà plus de saison. Chaque saison avait sa dentelle particulière, le mouchoir passait sans transition du point de malines à la valenciennes, de la valenciennes à la blonde de fil, de la blonde de fil à l'alençon. Pareille à une cour d'amour ou à un comité de modes.

PEIGNOIR. — Le matin, la femme porte dans sa chambre une sorte de "deshabillé" galant, léger d'abord et que l'on appelle le *peignoir*, indiquant bien qu'il sert à la table de toilette pour manier le peigne et les brosses.

Ensuite, pour recevoir les intimes, elle retire le *peignoir* et paraît en deshabillé plus galant et somptueux, appelé *la levantine*. C'est un genre de robe de chambre en satin plissé garni de blonde au col, au corsage et avec du tulle aux manches.

Cela s'appelle aussi un *deshabillé*, mais si peu ! car, dit Bouchot, la femme n'est jamais plus deshabillée que lorsqu'elle est



habillée. Chez elle, dans son peignoir du matin, à peine une pointe de visage émerge-t-elle des mousselines ou des valenciennes. Le peignoir ressemble à une redingote de batiste ou de satin, dissimule la taille et la jupe tombe sur les pieds.

Caroline Murat s'habille de *peignoirs* de dentelle, de percale, de marceline rose que Leroy vend à des taux impossibles : plusieurs milliers de francs.

DÉSHABILÉS. — Il existait aussi des *robes de chambre* déshabillées et décolletées ou montant "à la vierge", chargées de crêpe, de blonde; il fallait être millionnaire pour les porter, car elles représentaient le 1/20 du revenu de certaines femmes.

Les tons et les tissus préférés étaient la percale à la reine Hortense, le cachemire bleu de France. Caroline aimait les linons légers, les *batistes en nuage*. Tout se portait et se recherchait.

En été tout cela est frais, impalpable, mousseux, aérien.

Pour l'hiver tout devient douillet, tiède, entouré d'*eider*, de *cygne*, de *renard bleu*, ouaté, ouvré, par places, ainsi que des mouchoirs, ou veinés de broderies lourdes et cossues.

92. - Chaussures

Rien n'est plus doux à l'œil, rien n'est plus joyeux au cœur comme un tissu en ces réseaux soyeux.

COTHURNE. — Lorsque les femmes prirent subitement ce goût du gréco-romain au début du Consulat, il fallut, pour accompagner le *peplum*, la *sandale* ou le *colburne* et le soulier de *satin*.

Mais là encore la différence du climat de la campagne romaine et celui de Paris ne rendit guère praticable cette innovation.

Sous le ciel de l'Italie, les pieds restent blancs, tandis qu'à Paris ils sont vite éclaboussés. La chaleur est désagréable au pied par trop enfermé, mais à Paris le froid est plus désagréable encore au pied nu.

SATIN. — Toutefois le *colburne* revient par moment à la mode : tantôt il est en maroquin rouge, ou en peau blanche, le talon se supprime peu à peu, cette chaussure devient plate; mais la mode tourne insensiblement au *soulier de satin*.

Joséphine ne se commande pas moins de 520 paires de chaussures de satin par an.

Un grand nombre de ces chaussures de satin sont impraticables pour la marche, trop salissantes, trop étroites, trop chaudes; les semelles ont l'épaisseur d'un ongle.

BAS BLANCS. — En dessous, de ravissants *bas* de soie se portent de la teinte du satin. Joséphine ne possède pas moins de 150 paires de bas de soie blancs brodés dont le prix varie de 18 à 72 francs; à ce prix, ils sont richement brodés, ajourés et d'une finesse extrême.

Il semble que l'empereur lui-même ait eu un goût fort prononcé pour les *bas* de soie blancs; il en faisait grand usage. Parfois la préférence de Joséphine va vers les bas de couleur bleue. Cependant on lui en compte environ 18 paires dans un ton rosé.

Dès 1812, la mode des chaussures de cuir de couleur faisait florès.

C'est ainsi que l'on lit sur une facture de Tauley : "Une paire de bottines bleues à 21 francs".

Dès 1815, dit Bouchot, les femmes montrent leur pied davantage, elles ne le tiennent plus enfermé dans son écrin de soie mais plus fortement chaussé, rendant capable une marche sérieuse.

CHAUSSONS. — Les jeunes filles dansaient à cette époque avec grâce et perfection, peut-être parce qu'elles portaient de véritables *chaussons* de bal en soie.

Point de talon, mais des semelles plates, de façon que, sans aborder le ballet de l'Opéra (ou d'ailleurs), les jeunes filles dansaient en jupe demi-longue.

Au milieu du bal il n'était pas rare de voir des *soli* dansés par la plus jolie personne et avec une perfection qu'atteignaient rarement les professionnelles.

GASPILLAGE. — Presque toutes les élégantes comptaient leurs bas de soie par 50, voire même 100 paires, tandis que d'autres possédaient 520 paires de chaussures, dont près de la moitié étaient *neuves* de l'an passé.

COPPE. — Les souliers provenaient, la plupart, de chez le fameux cordonnier *Coppe* qui les signait comme des objets d'art.

C'est *Coppe* qui disait un jour à une de ses clientes venue se plaindre chez lui que ses souliers étaient crevés : *Ab! je vois ce que c'est... Madame aura marché avec!*

Marie-Louise, elle, semblait avoir plus de prédilection pour les *bas*; l'on ne trouve pas moins de 800 paires de bas de soie blanche, 24 paires de coton, dans les comptes de ses fournisseurs pour une seule année.

La plupart de ses bas étaient brodés sur le pied, d'autres à grands jours et brodés, d'autres *bas* faits de grands jours de dentelle avec des motifs réappliqués et de riches broderies.

JANSEN. — Le cordonnier *Jansen* se met à fabriquer des *brodequins* de satin blanc doublés de même. Ils étaient brodés à grand lacis derrière et garnis d'une *grange* d'argent en torsade pour le prix de 72 francs.

Les femmes portaient aussi des brodequins de velours pourpre devant et garnis en cachemire des Indes.

BRODEQUINS. — Les *brodequins* en velours se portaient avec la levantine rose.

On les garnissait de peluche de soie dans les 30 francs l'aune.

Les *brodequins* en gros de Naples ponceau étaient doublés de satin et garnis d'hermine blanche.

Quant aux souliers, ils étaient souvent bordés de cygne, d'hermine ou d'astrakan.

ACIER. — D'autres étaient en satin blanc brodé *acier* et garnis d'une frange de perles acier.

D'autres, en maroquin noir, formaient un contraste avec la fourrure blanche, garniture d'hermine soutenue avec une petite passementerie rouge et noire.

Enfin, comme soulier de voyage, les femmes portaient le velours noir garni de queues de vison et les semelles se faisaient en liège.

93. - Parures

*Donnez-lui la chambre
De perles et d'ambre,
Et qu'il partage en dormant
Nos gâteaux de diamant.*

Sous le Directoire, quatre ornements composent la parure : Les *perles*, les *diamants*, les *fleurs* et surtout les *camées*.

PERLES. — En 1802, les perles redeviennent très en faveur et s'utilisent dans toute espèce de bijoux. On avait grand soin d'assortir les bijoux aux robes, et pour cela on se servait, non pas de perles véritables, mais de fausses perles de couleur que l'on teignait. C'est ainsi qu'avec la robe bleue, les femmes portaient des perles bleues en *lapis-lazuli* et des vertes ou œil de chat.

SERPENT. — Un autre genre de bijou très à la mode était le *serpent*, fait d'anneaux ou de maillons d'or accouplés. Il avait l'avantage de servir tour à tour de triple bracelet ou bien de long collier.

On employait ces *serpents* pour le bras, le poignet, le cou et on les agrémentait d'une pierre précieuse; la plus fréquemment employée était la *cornaline*.

Une autre garniture appelée *chef d'argent* rentrait dans à peu près toutes les coiffures à l'antique. Ces chefs d'argent servaient également de bordure aux fichus de couleur et aux voiles bleu turc.

BROCHES. — Lorsque le peintre *Louis David* eut apporté sous l'Empire les doctrines d'antiquité classique et opéré dans l'art une nouvelle Renaissance, les *broches* se rapprochèrent des fibules romaines et, quand elles n'avaient pas une grosse *topaze* sertie dans le métal, elles étaient surtout composées d'un *camée* cerclé d'or et de pierreries.

Les grands événements guerriers de cette période d'épopée avaient réveillé chez toutes les femmes le goût militaire : aussi dans leurs médaillons, au lieu de suaves peintures sur ivoire ou de *miniatures* du XVIII^e, les femmes glissent des portraits militaires.

JOAILLERIES. — De 1804 à 1814, dit M. Roger Milès, la joaillerie fut des plus prospère et tint une place importante dans l'industrie.



On vendit alors beaucoup de diamants que l'on employait sous forme de colliers de plusieurs rangs, de longueur inégale et que l'on appelait *colliers en esclavage*. Ils servaient de garniture aux corsages, tandis que les peignes très ouvragés servaient de bandeaux ou de couronne.

PEIGNES. — Indépendamment des peignes qu'elles possédaient sur le chignon, les femmes portaient sur le devant de la tête des diadèmes imposants, des tours de tête, des bandeaux.

Toute la joaillerie d'alors se faisait à plat, sans aucun modèle, sans pièces rapportées ou superposées; les lignes étaient droites, les arêtes vives.

La mise à jour des pierres était parfaite, exécutée avec soin; mais elles laissaient à désirer quant au style et au goût ainsi qu'à l'harmonie des coloris des pierres choisies.

CAMÉES. — Un trait caractéristique de la bijouterie d'alors c'est la grande faveur accordée aux *camées*. On en mettait partout, dans les cheveux, au corsage, dans les robes. La vogue en fut considérable et dura des années. On en composait des parures spéciales dans lesquelles ils tenaient la place d'honneur, entourés de diamants importants.

Les véritables *camées* antiques étaient rares, presque introuvables; aussi fut-on obligé d'en fabriquer des quantités sur pierre dure. On fit même de nombreuses imitations gravées sur des coquillages ou bien encore sur du verre moulé, du cristal, etc.

PRIX. — Vers 1805, l'empereur, désireux d'améliorer cette fabrication, fonda un *prix de Rome* pour les graveurs sur pierre fine; ce prix avait été jusqu'alors réservé aux peintres, sculpteurs et architectes.

Durant le Consulat et au début de l'Empire, les artisans fabriquèrent beaucoup de bijoux avec des cheveux ou avec des pierres symboliques.

OR. — De 1806 à 1809, les femmes se couvraient de bijoux d'or. Elles ressemblaient à des vitrines ambulantes.

Les chaînes d'or font jusqu'à huit fois le tour du cou; les femmes les portent parfois très longues, avec une croix ou un médaillon en forme de livre. C'est de là que leur nom est venu: *médaille-livre*. Souvent les femmes portent les chaînes passées sur l'épaule d'un seul côté à la manière d'un baudrier, en sautoir.

PEIGNES. — Parfois, sur un côté, des branches d'*olivier* d'or, et de l'autre côté, des perles ceignaient le front des élégantes. La vogue des *peignes* indispensables pour soutenir ces torsades de cheveux fut considérable.

On en fit de fort riches, en or, garnis de diamants et de perles. Et puis, au fur et à mesure que la mode exagérée des bijoux augmenta, par un juste retour des choses d'ici-bas, les bijoux tombèrent dans le commun et disparurent; vers la fin de l'Empire il fut de bon ton de ne porter aucun bijou.

Du reste, dès 1814, les artisans commençaient déjà à ne fabriquer que des bijoux en or plat.

Quand la mode fut aux colliers à la romaine, les femmes les portèrent à branches torsées supportant tantôt une plaque, tantôt trois plaques de *cornaline* ou d'*agate* herborisée.

BROCHES. — Les *broches*, qui sont un objet de grand luxe, ont le dessus orné en forme de diadème, rempli de cisèlures en or; elles possèdent trois "cornalines" ou bien des sujets peints. Les *serpents* sont montés sur des maillons élastiques en or. Les femmes portent de plus en plus de petites croix garnies de perles semblables aux croix à la Jeannette de Louis XVI.

94. - Colifichets

*Combien de sacs, on le devine,
Sans compter les sacs à papier,
Sacs à poudre, sacs à farine...*

SAC. — Au début du Consulat le nombre de sacs à main est considérable. La majeure partie ressemble aux *sabretaches* des officiers de la garde, des lanciers ou des fameux "guides". Ils portaient le nom de *balantine*. Mais il semble que, vers 1804, le nombre des sacs que l'on appelait encore *ridicules* avait beaucoup diminué. Les sacs "ridicules" se faisaient généralement en *basin*, pour servir de contenance; les femmes tenaient alors d'un bras

leur sac, leur mouchoir, et de l'autre un éventail de petite dimension ou une ombrelle.

Les sacs ridicules se garnissaient également de paillettes. En Angleterre on les appelait "l'indispensable".

ÉVENTAILS. — Sous l'Empire, du reste, les *éventails* furent très petits, généralement blancs, brodés de paillettes en argent ou en acier.

Certaines élégantes jouaient du mouchoir pour masquer certaines imperfections; c'est ainsi que Joséphine, qui avait des dents fort laides, tenait toujours sur sa bouche un joli mouchoir très élégant, garni de point précieux dont le prix était d'au moins 80 francs.

GANTS. — Joséphine, en une seule année, acheta 980 paires de gants. Ceci nous semble un record.

Dès 1799, les femmes portent le *gant* large et laissant toujours un certain *vide* au bout des doigts.

Le couturier Leroy, dont le portrait peu flatté nous a été décrit par un auteur du temps, fabriquait des *gants brodés* d'or, garnis de plumetis en couleur, avec paillettes et ajourés.

Leroy vendait le maximum; c'était, dit un chroniqueur acerbe, un hâbleur, calicot, joueur, hautain avec les humbles, obséquieux devant les puissants, entremetteur, usurier et légèrement canaille.

La femme doit changer de gants deux fois par jour, ce qui représentait près de six cents paires par an à nettoyer.

Joséphine en changeait jusqu'à trois fois par jour. Un gantier était attaché à son service, du reste.

OMBRELLES. — L'ombrelle était plus qu'une contenance, c'était une nécessité. Très soigneuses de leur teint, les femmes d'alors avaient un grand luxe d'ombrelles.

La plus curieuse des ombrelles d'alors s'appelle l'ombrelle marquise; elle était plus grande que celle que nous retrouvons sous le second Empire.

C'est une ombrelle dont le manche fait charnière et se replie sur lui-même, ne tenant presque pas de place.

C'était un joli rien de faille et dentelle et d'effilés.

De cette forme est l'ombrelle de Marie-Louise, mais tout en soie blanche brodée de son chiffre, couronné et enlacé de lauriers d'or.

L'ombrelle préférée de Joséphine était en soie verte unie, un peu plus grande, plus simple d'aspect, mais sa valeur résidait dans la richesse de son *coulant* et de son manche tout en orfèvrerie.

Groupées autour de ces deux ombrelles célèbres, se trouvent d'autres ombrelles sans histoire, mais non sans beauté. Elles sont de toutes grandeurs et de toutes formes.

ÉVENTAILS. — Étant donné l'engouement pour les ombrelles, les femmes se servaient beaucoup moins de l'éventail que les élégantes du XVIII^e siècle qui l'utilisaient pour se garantir du soleil; pourtant il nous est parvenu une bien grande variété d'éventails Empire.

C'est d'abord l'*éventail patriotique* à légende républicaine, puis l'*éventail galant* à légende amoureuse, l'*éventail héroïque* ou les adieux d'Hector et d'Andromaque, puis simplement l'éventail qui scintille et palpète comme une aile frissonnante, aux mains d'une sentimentale.

L'emploi du temps d'une élégante était bien réglé :

A huit heures, une belle devait être au bain chinois, en "peignoir Galatée"; elle prenait après un déjeuner au *chocolat* et mettait un tablier "à la créole".

Le chocolat pris, elle passait une robe à la *Pomone*, puis trois sortes de vêtements successifs étaient échelonnés pour le repas et la promenade. Robe ronde à la *Russina*, redingote à la *Naskos*, charmante pour le négligé, enfin le *surtout à la grecque* qui se mettait par-dessus les robes blanches, dont la coupe était variée et le tissu fort enjolivé sur le devant.

Au dîner, la femme portait une robe très décolletée; puis, le soir venu, pour se rendre au bal ou au spectacle, à l'Opéra italien ou à la Cour, elle passait une de ces somptueuses robes endiamantées qui, par la légèreté de ses tulle et la transparence de ses linons, ressemblait à quelque toile d'araignée où perlent, dès l'aurore, des gouttes de rosée scintillantes!





1. Robe de cour, de Joséphine de Beauharnais, en satin blanc, semée de fleurs brodées or, et entourée d'une guirlande de fleurs brodées bleues et vertes (1812).

2. Maréchale Lefebvre, duchesse de Dantzig, (1813), robe de satin corail, jupe brodée fleurs argent, longue traîne. Ruché au corsage.

3. Marie-Louise (1814), robe de cour, satin bleu,

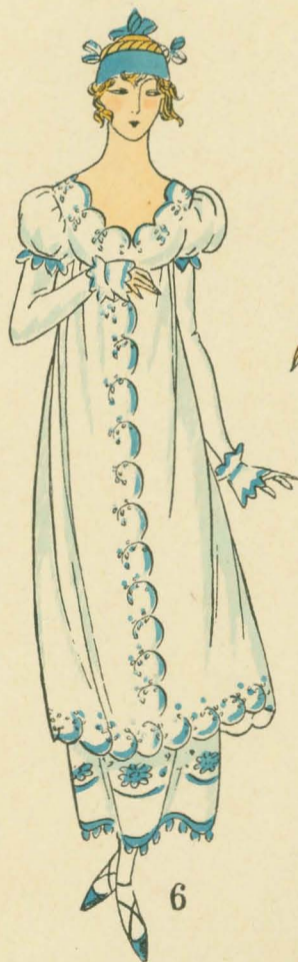
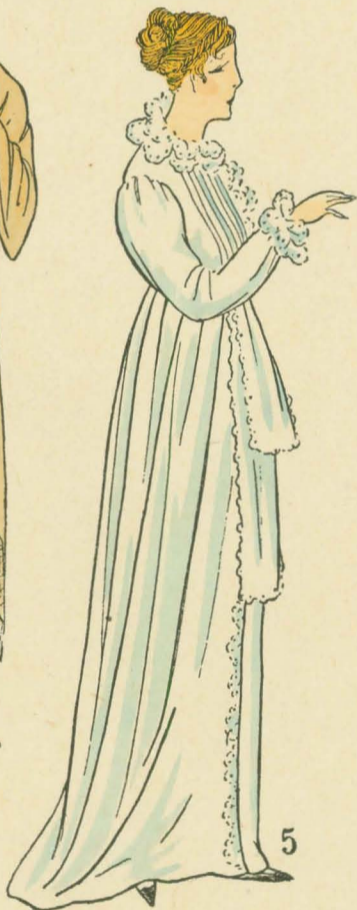
broderies or en bordure de la robe et autour de la traîne. Grand décolleté, manches courtes.

4. Robe et manteau de cour, de la comtesse Walewska (1814), costume d'hiver en velours rouge, broderie or; autour du décolleté ruché de dentelle d'Alençon.

5. La reine Hortense (1812). Robe de cachemire,

vieux rose, manches longues à crevés, tablier de cachemire blanc avec pattes. Au bas de la robe, broderie bleue et verte.

6. Robe de cour de la duchesse de Bassano (1813), en satin blanc, ceinture de joaillerie tombant sur la jupe. Manteau rouge brodé or. Aux épaules, sur la manche, motifs de joaillerie.



1. Robe de mousseline blanche, bandeau ruban or et fleurs, corsage décolleté, garni du même ruban ainsi que les manches courtes.
2. Robe de crêpe jaune foncé, garnie de passementeries acier, sur un dessous orange, longue traîne corsage décolleté, manches courtes.
3. Robe à danser, courte, tunique de crêpe bleu ciel sur un fond de taffetas, le bas de la tunique est à festons, manches courtes et bouffantes, garnitures festonnées aux manches et autour du décolleté.

4. Robe de demi-parure, blanche, festonnée au bas avec broderie verte, fichu rose noué autour du cou; sur les épaules, châle beige, garni de franges.
5. Robe de percale blanche, à manches longues, casaque fermée au cou, garnie de broderie et de petits plis; le devant de la robe est également garni de festons et de broderies.
6. Par-dessus de percale, manches de mousseline garnies de broderies bleues; robe de percale garnie également de broderies bleues.

7. Robe longue en batiste rose pâle; sur les épaules, collet de gaze froncée en volants superposés et plissés.
8. Douillette de levantine en tissu lilas, ornée de lisérés blancs; manches lilas rattrapées par des rubans blancs.
9. Châle en mousseline turque fond rouge foncé, pois jaunes; bande blanche, fleurs vertes, en bas, guirlande jaune et verte.
10. Cravate en mousseline fond rose, dessins saumon.



1. Robe redingote plissée, manches plissées, collet de gaze tuyautée.
2. Redingote verte, fourrée, avec pèlerine de même tissu, garnie de motifs brodés.
3. Pardessus de levantine rose, doublé vert, robe blanche, manches larges, retenues par des rubans verts.

4. Douillette de levantine jaune or, manches étroites et longues avec petit volant, col montant et évasé, fermé devant.
5. Manteau en satin blanc, bordure de marabout blanc.
6. Capote d'alpaga marron, boutonnée de haut en bas, cape demi-courte, col montant.

7. Witchouras de mérinos bleu vif, doublée jaune, motifs blancs, col de même tissu que la doublure, bordé de bleu.
8. Redingote de velours noir, col montant derrière, corsage très décolleté devant, bordé d'un tulle, manches bouffantes à l'épaule, étroites jusqu'au poignet, écharpe fichu beige.



1. Châle rouge, frange rouge, broderie multicolore, rouge, verte, jaune.
2. Toque de satin et de tulle blanc pour l'appartement.
3. Châle persan fond crème bandes orange, fleurs violettes et rouges, franges orange.
4. Fêlerine en satin blanc, avec collerette de tulle plissé.
5. Fichu vert, franges noires, chapeau jaune.
6. Bonnet de lingerie, volant de dentelle et ruban rouge passant sous le menton.

7. Bonnet de lingerie, volant de dentelle, ruban bleu.
8. Toquet en ruché, fond jaune paille, rubans roses, fleurs roses tout autour.
9. Chapeau-capote bleu, garni volant froncé, nœud bleu plus foncé.
10. Chapeau-capote, passe blanche, bordée d'un ruban rouge, calotte ample avec ruban rouge et roses en ruban.
11. Châle en tissu de soie bleu, large bande blan-

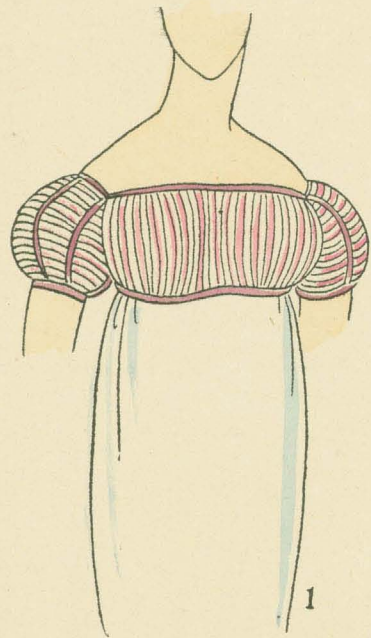
- che brodée de bouquets de fleurs multicolores. Franges bleues.
12. Chapeau à côtes, calotte haute, fond bleu, rubans jaunes en diagonale autour de la calotte, passe jaune, garnie de coques de rubans sur le côté.
13. Chapeau de paille garni d'une échelle de ruban écossais jaune et noir.
14. Châle fond blanc, bordure, coins et motif du milieu brodés de bouquets de fleurs des champs, bordure bleu.



1. Capote de velours fond vert, bandes de velours jaune à pois noirs. Nœud de velours noir sur le côté.
2. Capote de levantine blanche, à fleurs roses, rubans roses se réunissant sur le haut de la calotte. Branche de roses.
3. Chapeau de paille blanc, formant visière, bride de ruban jaune paille, branche de fleurs roses jaunes et violettes sur le côté.
4. Chapeau rose de velours frisé, et plume rose sur le devant.
5. Chapeau de tulle, calotte très haute, laitton soutenant le tulle caché par des rubans jaunes

- et verts, petites fleurs sur le dessus du chapeau, visière à la jockey.
6. Chapeau de Virginie vert, calotte haute, passe en visière, le dessous de la passe est garni d'un ruché de dentelle. Fleurs sur le devant et ruban passant sur le chapeau et formant bride.
7. Chapeau en taffetas rouge et blanc, visière blanche garnie de roses rouges.
8. Chapeau dit jockey, en velours bleu clair et bleu foncé. Visière, nœud bleu foncé sur le devant et formant bride.
9. Chapeau de paille blanche, ruban quadrillé marron, roses sur le devant.

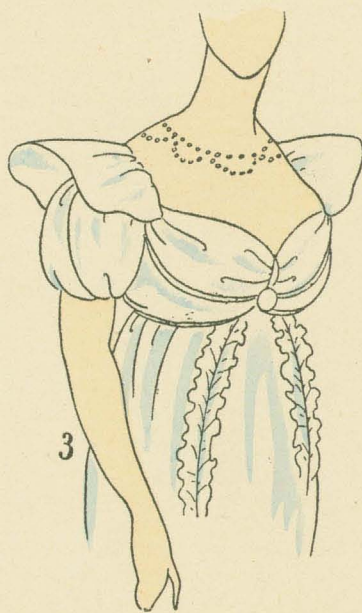
10. Châle de cachemire rouge, bordure blanche, fleurs et dessins bleus et jaunes.
11. Chapeau de repps bleu vif, large visière, haute calotte garnie de ruban vert, fleurs couleur abricot.
12. Chapeau de feutre noir à la jockey, cocarde de velours noir.
13. Capote de velours gris souris, petits rubans bleu roi, visière.
14. Cape de Napoléon en velours vert semé d'abeilles d'or.
15. Toque de peluche verte et bandes de castor.
16. Abeilles brodées or.



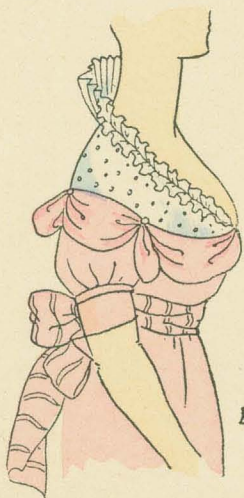
1



2



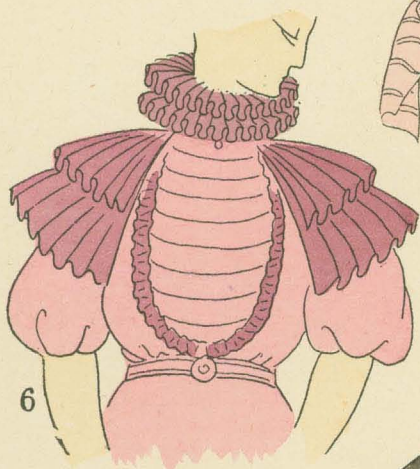
3



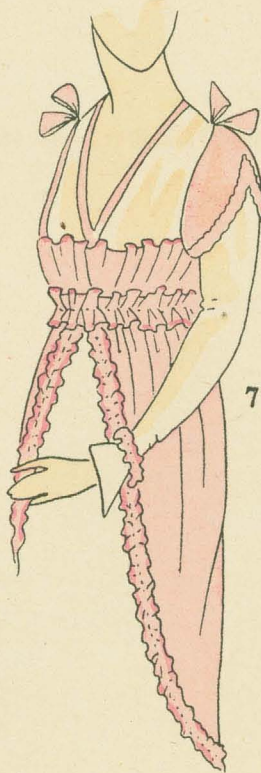
4



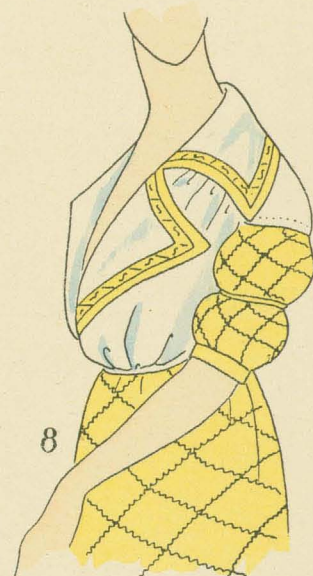
5



6



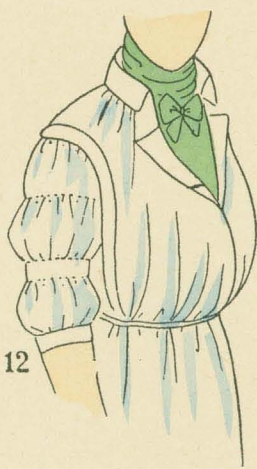
7



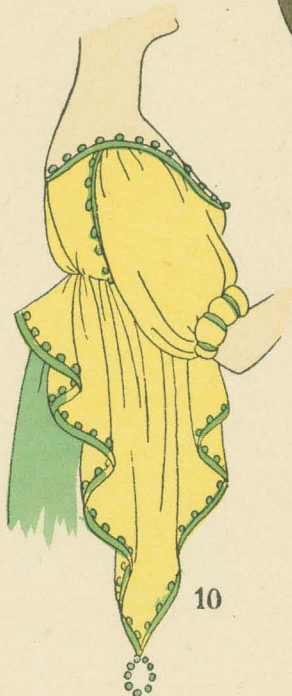
8



9



12



10



11



13

1. Corsage décolleté en percale blanche, filetée rouge, prenant juste la poitrine, manches courtes ballonnées.
2. Corsage à la grecque, bleu volubilis, pois blancs, bordure jaune, glands jaunes, manche fendue festonnée.
3. Corsage en satin blanc pour toilette de cour, épaulette sur la manche courte et ballonnée.
4. Corsage très décolleté en batiste rose, se rattachant au milieu de la poitrine et sur les épaules, guimpe de plumetis et ruché de tulle.

5. Corsage Parme, boutons et parements vert clair, manche demi longue, taille un peu allongée.
6. Pèlerine en lingerie gaufrée, fraise détachée de la pélerine, corsage rose (1808).
7. Tunique de soie rose garnie de ruchés, taille haute, corsage très décolleté, guimpe de linon transparente avec manches longues en linon.
8. Corsage de lingerie blanche avec broderies, manche et jupe jaunes à quadrillés noirs.
9. Corsage spencer marron, manches longues et étroites, liseré blanc au décolleté, aux manches et dans le dos.

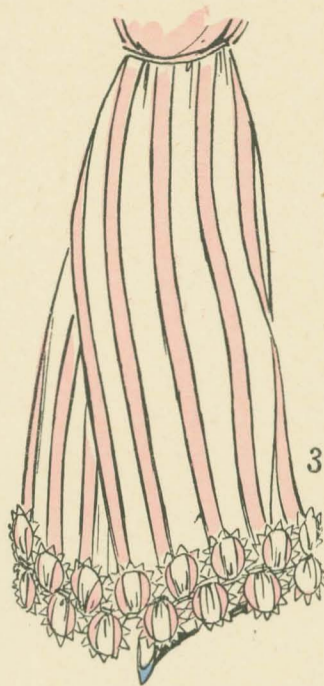
10. Corsage d'un costume de bal très décolleté, en voile jaune, bordure verte, manches s'arrêtant au coude.
11. Spencer sans revers, bleu, col montant, manches longues, jupe blanche.
12. Corsage de lingerie blanche, ouvert en gilet sur une cravate, manches de linon froncé et resserré par deux bandes.
13. Corsage de percale fuchsia plissée; manches plissées, broderie blanche au col, tout autour du corsage et au bas de la manche.



1



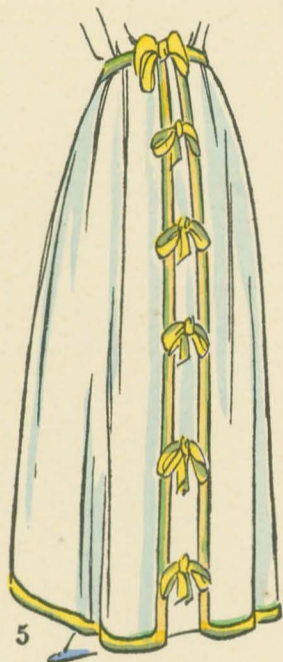
2



3



4



5



6



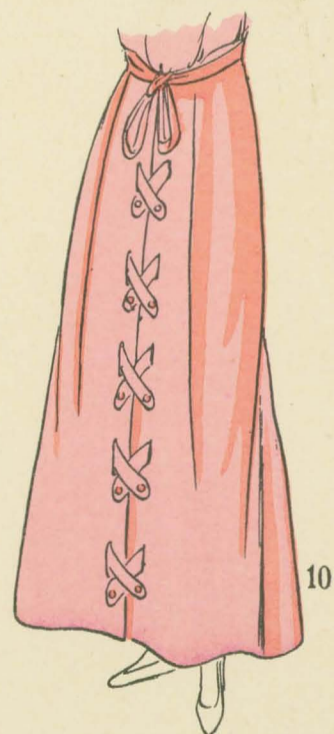
7



8



9



10

1. Robe de cour, jupe à longue traîne blanche. Sur la jupe, partant des côtés, une redingote violette forme traîne, guirlandes de feuilles vertes brodées.
2. Jupe d'une redingote de casimir beige, boutonnée devant, assez ample, sous-jupe de lingerie blanche, festonnée dans le bas.
3. Jupe de percale rayée blanc et rose, au bas de la jupe froncés de tissu formant garniture en coquilles (1810).

4. Jupe de gaze blanche sur un transparent vert, volant de gaze froncée au bas.
5. Jupe blanche fermée dans le dos, entourée d'une bande de ruban jaune et vert qui forme des nœuds rejoignant les deux bords de la tunique.
6. Schall de cachemire marron, large bande brodée rouge, jaune et vert, franges vertes.
7. Robe de cour bleu ciel, à traîne, parsemée de fleurs d'or brodées.

8. Jupe de linon à taille très haute, festonnée dans le bas et brodée d'une guirlande de palmes et de fleurs.
9. Robe de soie marron clair, haute bande blanche, broderie de couleur bleu, jaune, rose, frange marron.
10. Jupe rose vif, fermée devant par des pattes en croix, se boutonnant.



1. Manche de taffetas floue, resserrée au milieu et au coude par un ruban tuchsia.
2. Manche ouverte lacée par un ruban rouge dahlia, bordée d'une broderie festonnée de même ton.
3. Manche longue en levantine rose et blanche, volant au poignet tombant sur la main.
4. Manche floue longue, en voile blanc, serrée au poignet, volant tombant sur la main avec broderie en pointe.
5. Manche unie, plate à l'épaule, rattrapée deux fois au poignet par un ruban géranium.

6. Poignet de manche blanche, retombant sur la main, retenue par un nœud de ruban rose hortensia.
7. Manche blanche plate à l'épaule, serrée au poignet, volant garni d'une broderie vert lézard.
8. Manche à la mameluck, épaulette découpée formant pétales de fleurs, sous-manche longue en linon retenue par des rubans de passementerie hortensia qui forment des bouillonnés.
9. Schall blanc brodé rouge sur une robe citron.

10. Manche longue et collante en satin noir; bouffant à l'épaule avec applications de satin blanc.
11. Manche demi-courte, collante à l'épaule et au bras, fond blanc, broderies roses et rouges.
12. Manche très collante bleu clair, le haut très bouffant en tissu bleu clair, à pois bleu foncé, rappelé au poignet.
13. Manche de satin jaune or, garnie de crevés en lingerie jaune paille.
14. Manche de perkale avec bouillonnés, serrée par un ruban en spirale.



1. Châle bleu vif, bande de broderie jaune et rose vif.
 2. Manche de percale avec broderie or encerclant le bras, bracelet de poignet.
 3. Détail de la broderie de la manche.
 4. Détail du bracelet.
 5. Châle beige, bordure mauve, fleurs violettes.
 6. Châle turc, fond vert, fleurs et feuillages blancs, nervures rouges.

7. Haut de corsage avec broderies à l'épaule et autour de l'entournure de la manche.
 8. Détail d'une broderie blanche au décolleté d'un corsage et autour de la manche.
 9. Tulle blanc brodé de points rouges et d'une large broderie de roses rouge et thé, festonné dans le bas.
 10. Sac blanc garni de dessins rouges, dentelle blanche.

11. Broderie de feuilles vertes formant guirlande ornant le devant d'une jupe blanche et en contournant le bas.
 12. Détail d'un châle de cachemire brodé sur fond ivoire.
 13. Motif de broderie blanche pour lingerie.
 14. Broderie de soie sur une robe blanche, fleurs rouges, feuilles vertes.



1. Châle de cachemire rouge avec bande brodée jaune, bleue, verte, franges.
2. Châle à la Cyrus, fond vert clair, guirlande de fleurs roses et vert foncé.
3. Bas de jupe de grande parure satin ivoire, broderie verte et couronnes parsemées.
4. Schall foulard fond violet, impressions blanches avec fleurs multicolores.
5. Fan de jaquette drap, brodé soie.
6. Motif d'écharpe fond bleu, fleurettes roses.

7. Toile imprimée à motifs bulle.
8. Frange de châle lilas à croisillons l'as clair.
9. Bas de jupe avec pensées en satin et velours bleu clair et bleu foncé.
10. Costume d'enfant, veste rouge géranium clair, pantalon marron.
11. Dessin d'une robe de gaze blanche, fleurs bleues et noires.
12. Costume d'enfant, gilet et pantalon rose, veste vert gazon.

13. Devant d'une robe de cour blanche, brodée d'argent, ovales découpés sur un fond rose.
14. Bas de jupe, fond saumon, bande blanche, avec motifs de palmes noires.
15. Cape drap gourgouran, brodée or et argent.
16. Garniture de redingote en chefs de cachemire fond rose.
17. Panneau de manteau de cour vert et or.
18. Panneau de percale blanche, rayée bleu.
19. Cape brodée imitant celle des magistrats.



1. Souliers roses à brides garnies de boutons.
2. Chaussures bleues à revers de cuir souple.
3. Soulier à brides, à semelles rehaussées d'un fer.
4. Chaussures de satin paille sans talon, à brides sur le cou-de-pied, nœud de ruban.
5. Chaussures de satin blanc, lacées en cothurne, boucles de strass.
6. Chaussons de lisière fond rouge à losanges et pois noirs.
7. Bas à mailles coulées, noir.
8. Chaussure rouge en satin, petit lacet noir.

9. Mule de satin piqué bleu ciel, bordée de dentelle et de cygne.
10. Chaussure en satin noir, avec bride, garnie sur le devant d'une fleur en peau blanche.
11. Botte avec guêtre bleue.
- 12-13. Guêtres pour femme, en nankin beige.
- 14-15. Chaussures en cuir souple rouge cerise.
16. Soulier de satin vert, découpé sur le cou-de-pied, attaché avec un nœud de ruban vert.
17. Cothurne en satin fuchsia, lacet de même couleur entourant la jambe.

18. Petits souliers rouges, empeignes montantes lacées dessus.
19. Soulier jaune, lacet vert, satin plissé vert en haut de la tige.
20. Guêtre en nankin bleu clair, pour chaussure de femme.
21. Chaussures de satin jaune, découpées sur l'empeigne avec boutons noirs.
22. Soulier blanc à coque de rubans bleus, satin découpé et brodé retombant tout autour.
23. Soulier de satin noir à grands rubans lacés.



1. Gant long de peau blanche, sans doigts, formant mitaine.

2. Gant de peau chamois, formant mitaine, resserré au-dessus du coude par un froncé de ruban.

3. Ombrelle à la chinoise, en taffetas vert Empire, avec franges nouées.

4. Boucle d'oreille, garnie de roses.

5. Boucle d'oreille, à boules de saphir.

6-7. Gants longs montant à l'épaule, resserrés dans des volants de gaze, jaune, vert.

8-9. Boucles d'oreilles à perles vertes et blanches intercalées.

10. Boucle d'oreille feuilles en or, gland de chêne en corail rose.

11. Boucle d'oreille représentant une framboise.

12. Boucle d'oreille en or, boule et poire en perles bleues.

13. Boucle d'oreille monture et chaînettes en or, diamants et rubis.

14. Bracelet en or avec camées.

15. Manche perkale brodée, sac en ottoman vert, glands noirs, monture argent.

16. Boucle d'oreille, rubis taillé.

17. Sac en satin vieux rose, festonné, perles d'acier autour.

18-19-20. Différentes ombrelles de taffetas, rose, bleue, verte.

21. Collier de pierres roses et bleues encadrées d'or.

22. Peigne à cintre d'or, orné de deux pierres gravées.

23. Épingle d'or en diadème, ornée d'un camée et de saphirs.

24. Collier en or, chaînes formant palmettes, ovales d'améthyste.

25. Épingle d'or ornée d'un camée.

26. Ridicule en faille jaune or, garni broderies noires.

27. Sac bleu en pointes, à rubans rouges, glands rouges.



L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS

EN 10 ALBUMS
par PAUL-LOUIS DE GIAFFERRI

PREMIER ALBUM
Parures féminines au Moyen-Age (1037 à 1461)

DEUXIÈME ALBUM
Influence latine sous la Renaissance (1461-1574)

TROISIÈME ALBUM
Modes de Henri III à Louis XIII (1574-1643)

QUATRIÈME ALBUM
Etiquette somptuaire sous Louis XIV (1643-1715)

CINQUIÈME ALBUM
La Cour de la Régence et de Louis XV (1715-1774)

SIXIÈME ALBUM
Extravagance précieuse sous Louis XVI (1774-1789)

SEPTIÈME ALBUM
Néo-grécisme sous la Révolution (1792-1799)

HUITIÈME ALBUM
Tanagras du Consulat et Premier Empire (1799-1815)

NEUVIÈME ALBUM
Sobres atours de la Restauration (1815-1852)

DIXIÈME ALBUM
Grandes robes du Second Empire (1852-1870)

Prix de Souscription : 25 francs chaque album

250 francs l'ouvrage complet

IMPRIMERIE KAPP
PARIS-VANVES (France)

Chaque Album
Prix ... 25 francs.